

Les villes du Maghreb

Introduction :

Le fait urbain est au cœur des mutations que vit le Maghreb. En quelques décennies l'urbanisation a été massive, rapide et parfois brutale tant les bouleversements dans les modes de vie et les structures sociales ont été profonds. Produit des transformations de la société, l'urbanisation est elle-même génératrice d'importantes mutations sociales.

Pour autant, les villes du Maghreb ne sont pas homogènes. De grandes diversités les caractérisent : entre les pays maghrébins, à l'intérieur des pays et au sein même des aires urbaines dont les distributions sociales montrent que le « droit à la ville », entendu au sens où le définit Henri Lefebvre (1968), produit direct de la liberté de circulation et d'installation, n'est pas le même pour tous ,

1 Le Maghreb

Le Maghreb (arabe : المغرب العربي (*al-Maghrib al-Arabi*), « le Couchant arabe ») est une région située en Afrique du Nord, partie occidentale du monde arabe correspondant à l'espace culturel arabo-berbère, comprise entre la mer Méditerranée, la bande sahélienne et l'Égypte (non compris dans les limites)



Le Maghreb, situé à la croisée du monde arabe et des civilisations méditerranéenne et africaine, forme depuis plus d'un millénaire une unité géographique caractérisée culturellement par la fusion d'éléments arabo-berbères. Ses habitants, appelés Maghrébins, descendent principalement des Berbères qui ont pour la plupart été arabisés entre le VIII^e siècle et nos jours. Bien qu'éloignés l'un de l'autre par divers aspects, le Maghreb et le Machrek sont néanmoins liés par la langue arabe et la culture islamique. L'histoire contemporaine du Maghreb est marquée par les colonisations française, espagnole et italienne, mais aussi par sa proximité avec l'Europe de l'Ouest. Depuis 1989, une tentative de rapprochement politique et économique a été initiée avec la création de l'Union du Maghreb arabe.

2 Le fait urbain au maghreb

Leurs dynamiques, expression de sociétés urbaines en formation, interpellent tant les mutations sont importantes ; ces dernières œuvrant aussi bien au niveau de l'ordre spatial, de l'organisation sociale, des modes de vie. De nouvelles urbanités émergent, au sens de manières d'être *dans la ville* et de pouvoir se dire *de la ville*, adossées aux pratiques quotidiennes des différents groupes sociaux qui font et vivent la ville. Autant de nouveaux questionnements pour la recherche urbaine, dont les travaux récents apportent des éclairages significatifs sur ces mutations.



3 Urbanisation et transition urbaine

En intitulant notre dossier « villes et urbanités au Maghreb », nous avons fait le choix de nous inscrire dans une perspective qui poursuit la réflexion ouverte dans les années 1990 dans un contexte marqué, pour reprendre l'expression d'Isabelle Berry-Chikhaoui, par « un tournant scientifique » opéré par la recherche sur les villes arabes. Les travaux privilégiant « une approche

qualifiée « par le bas » ou de « l'entre-deux » lorsqu'il s'agit d'insister sur les interactions entre pratiques institutionnelles et pratiques habitantes dans la construction des citadinités » (Berry-Chikhaoui, 2009) commencent à s'imposer. Ils donnent une nouvelle profondeur aux études urbaines où prédominaient jusque-là les approches sur les processus de fabrication des villes et sur l'intégration ou l'acculturation des populations à la vie urbaine.

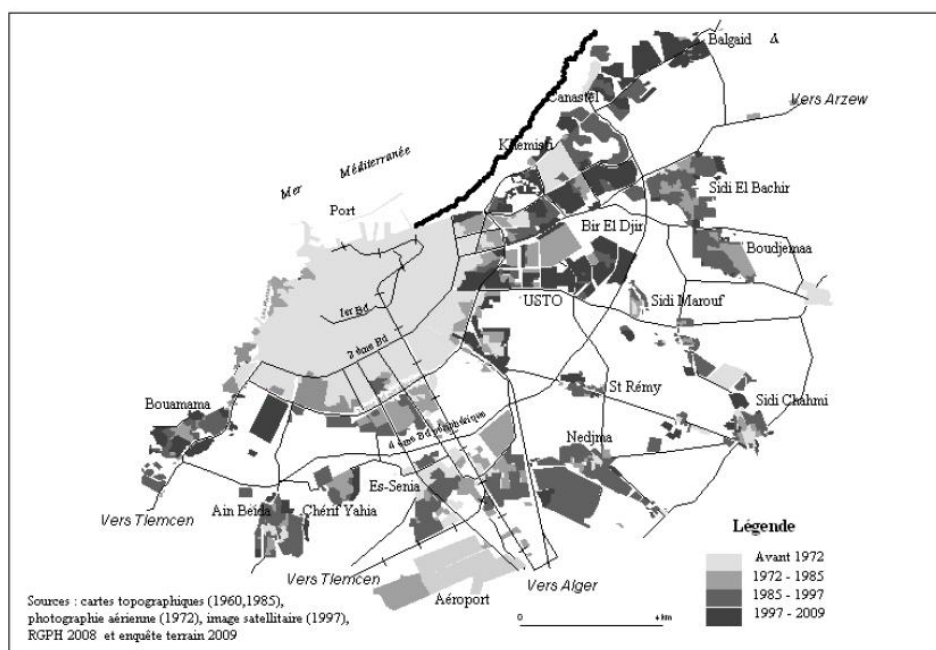
Depuis le début des années 2000, les trois pays du Maghreb vivent une nouvelle étape de leur transition urbaine. Espace de vie de près de 65 % de la population au Maroc comme en Algérie et en Tunisie, les villes ont connu un essor considérable. L'armature urbaine est de plus en plus dense et la hiérarchie des réseaux urbains se renforce. Des logiques métropolitaines émergent, des agglomérations de plus en plus nombreuses apparaissent. Alors que la progression des grandes villes ne faiblit pas, les petites et les moyennes agglomérations connaissent des taux de croissance particulièrement élevés³.

Sans pour autant que la transition urbaine soit achevée (Escallier, 1995 ; Troin, 1995), elle est entrée dans une phase nouvelle. Les différents recensements indiquent clairement, à des degrés divers, que l'exode rural n'est plus le moteur principal de l'urbanisation. Les dynamiques sociales et les politiques urbaines reconfigurent les villes qui tout en se déployant, se recomposent et se refont sur elles-mêmes. De nouvelles distributions sociospatiales se dessinent, d'anciens quartiers se gentrifient, d'autres se paupérissent, de nouvelles périphéries se développent (Signoles, 2014). La diversité des tissus et des territoires urbains témoigne de l'ampleur de ce processus.

Les années 2000 ont été marquées simultanément par une densification de l'armature urbaine et par un renforcement des grandes villes qui, par un phénomène de conurbation, prennent la dimension de métropoles. Ce processus a été accompagné d'un fort étalement urbain qui a pris différentes formes : l'urbanisme programmé ou de projets (création ex-nihilo de villes nouvelles, de zones d'habitats programmés, de grands équipements, d'espaces récréatifs et touristiques, d'aménagement des fronts d'eau, etc.) (Cattedra, 2014) et l'urbanisation d'émanation populaire (pour reprendre l'expression d'Agnès Deboulet, 1994). L'une comme l'autre s'inscrivent dans un contexte qui se singularise par une avancée dans la satisfaction de la demande de logement : sous la pression d'une revendication d'un droit au logement des populations les plus pauvres, de la décohabitation familiale et du processus de généralisation du ménage nucléaire, l'offre de logements s'est élargie, prenant une forme réglementaire par d'ambitieux projets de relogement, mais aussi « non réglementaire » par l'explosion des constructions illicites durant les périodes de « relâchement » des autorités (Legros, 2014). De nouvelles territorialités, de nouvelles manières d'être dans la ville apparaissent, mais aussi de nouvelles

fractures, induites par le déplacement des polarités urbaines et l'émergence de nouvelles centralités.

Cette complexité du fait urbain maghrébin est renforcée par une impression d'inachèvement, expression de sociétés urbaines en recomposition, sinon en formation ou en transition. Les villes apparaissent souvent comme des ensembles où se juxtaposent plusieurs tissus, formant une totalité fragmentée ou désordonnée. La discontinuité entre les différents tissus de la trame urbaine et la dimension hybride de ces villes « toujours en chantier » attestent pourtant de la ville en devenir.



L'évolution des structures urbaines modifie l'angle d'approche et oblige à sortir de la vision duale de la ville. Aux réflexions qui portaient sur les dualités spatiales (la ville moderne par opposition à la ville traditionnelle, la ville programmée *versus* la ville spontanée) se substituent des modèles de fragmentations urbaines et de nouvelles distributions sociospatiales (Belguidoum, Mouaziz, 2010). L'intégration des quartiers d'urbanisation populaire à la structure urbaine, le brouillage permanent entre formel et informel, réglementaire et non réglementaire, ont rendu le plus souvent inopérantes ces approches, obligeant à penser la ville comme une totalité traversée de logiques multiples et complexes. De fait, comprendre le phénomène urbain au Maghreb nécessite la prise en compte des compromis qui résultent des pratiques d'appropriation et de réappropriation de l'espace.

4 Urbanités en question

13 Dans les contextes locaux et dans celui de la globalisation, les villes apparaissent comme des cadres de vie toujours en transformation. Elles sont des lieux des contradictions dont l'enjeu se pose souvent en termes d'accès aux biens matériels et symboliques. Elles mettent en scène les rapports sociaux, et les différentes modalités d'appropriation de l'espace. Dans le même temps, la population des villes paraît de plus en plus diversifiée et hétérogène dans ses origines géographiques et ses conditions sociales. Les besoins et les revendications prennent des formes multiples. Comprendre et analyser ces manières d'être dans la ville, c'est rentrer de plain-pied dans l'étude des vécus urbains dans toute leur complexité et leur diversité.

La fluidité et la labilité de ces sociétés urbaines en formation conduit aujourd'hui à privilégier l'entrée « par le bas ». L'analyse des spatialités et de la construction des territoires urbains appelle à être enrichie au regard d'autres perspectives. Les modes de vie, les pratiques et les temporalités urbaines, les représentations sociales et les imaginaires induits ou générés par la ville, y compris les formes d'art urbain, l'expression des mouvements sociaux, les manifestations de et modes de contestation, le rapport entre l'espace conçu ou voulu (celui des concepteurs, des décideurs, des promoteurs, des auto-constructeurs et des différents usagers de la ville) et l'espace vécu, les appropriations et les requalification des espaces publics, la question de la gestion quotidienne des cadres de vie, les recomposition socio-spatiales, les mobilités et ancrages résidentiels, sont autant de thèmes auxquels invitent à réfléchir notre dossier. Ils sont le substrat de ces urbanités, *ces manières d'être de et dans la ville*, que nous cherchons à interroger.

Nous avons, dans ce dossier, pris le parti d'aborder la question de l'urbanité ou des urbanités débarrassée de ses conceptions normatives ou essentialistes, c'est-à-dire comme « les manières de vivre la ville ». Notion que nous mobilisons à la suite des travaux de Michel Lussault et Pierre Signoles (1996) et Isabelle Berry-Chikhaoui (2009), qui dans un article de référence, aide à s'y retrouver dans « un foisonnement de sens ». Reprenant l'approche développée par Françoise Navez-Bouchanine (1996), qui définit l'urbanité comme étant à la fois les modalités d'appropriation de l'espace et les processus qui font la ville avec ses différents agents, Isabelle Berry-Chikhaoui nous conduit à « dépasser non seulement l'idée de ruralisation mais aussi celle d'intégration, qui dénote tout autant une vision normative renvoyant soit au modèle mythifié de la ville historique et à un critère d'ancestralité urbaine, soit au modèle de la ville légale et planifiée ». Rappelant la distinction introduite par Rachid Sidi Boumedine (1996) entre citadinité, ou manière d'être *de* la ville, qui relève des systèmes de représentations et urbanité, ou manières d'être *dans* la ville qui renvoie aux

pratiques sociales, elle nous invite à comprendre les relations dynamiques entre représentations et pratiques qui permettent de se « construire comme citoyen et d’agir dans et sur la ville » (2009).

5 Pratiques urbaines

Les trois articles illustrant cette thématique abordent la manière dont les projets urbains impactent la vie urbaine et donnent lieu à des formes d’appropriation caractérisant les urbanités d’aujourd’hui. Ils apportent des éclairages forts sur un certain nombre de questionnements. Comment les individus et les groupes sociaux négocient-ils leur ancrage social et urbain (mixité sociale et les quartiers de l’entre-soi), et ce à différentes échelles et espaces d’appartenance : locale (quartiers, villes), nationale, voire transnationale ? Comment se réalise le rapport entre l’espace conçu et l’espace vécu, comment les projets des pouvoirs publics donnent-ils lieu à des pratiques d’appropriation au quotidien ? Quels sont les liens entre stratégies résidentielles et affirmations des identités sociales (nature des relations et critères qui les formalisent dans la ville et définissent les appartenances) ? Comment se revendique-t-on d’un quartier, d’un champ résidentiel, comment choisit-on son quartier, ou s’installe-t-on dans un quartier ? Comment les formes de lien social se transforment-elles ou se pérennisent-elles dans les urbanités actuelles ? Comment les formes de sociabilité se maintiennent-elles et/ ou émergent-elles ?

5 -1 Villes nouvelles et construction des identités résidentielles

Étudiant la ville nouvelle Ali Mendjeli, comme un laboratoire de la vie urbaine, Ahcène Lakehal analyse le rôle que jouent les habitants dans les processus de territorialisation et de construction des identités résidentielles. En l’espace de 15 ans, une ville s’est constituée près de Constantine, atteignant aujourd’hui près de 200 000 habitants. Son étude s’intéresse à la manière dont « les habitants par les compétences qu’ils mobilisent dans leurs pratiques et par le jeu de leurs représentations, prennent le relais des pouvoirs publics pour « refaire » la ville en territorialisant ses espaces, en façonnant son paysage et en donnant corps et consistance à son urbanité. »

À partir d’une analyse sur les profils et les parcours résidentiels des habitants à la manière de celle que conduisaient J.C Chamboredon et M. Lemaire (1970) pour étudier les grands ensembles d’habitat collectif, il nous montre comment « les habitants prennent le devant de la scène pour façonner l’espace de la ville nouvelle ». En fonction des différents profils sociaux et des parcours résidentiels des habitants (ex-bidonvillois, relogés de l’habitat insalubre, bénéficiaires de l’habitat social, accédants à la propriété, nouveaux pavillonnaires), une pluralité d’identités et de sentiments d’appartenance se construit, selon un processus complexe où attachement et rejet de la ville se côtoient. Nouveau territoire

identitaire de référence pour les ex-bidonvillois, lieu de non-appartenance pour les relogés du centre-ville, et revendication d'une multi-appartenance pour les nouvelles couches moyennes, progressivement naît une ville, avec ses ancrages et ses identités contrastées.

Cette construction plurielle et hybride « témoigne au bout du compte de la capacité des citadins à renouveler leur regard sur la ville en général et sur la périphérie en particulier. Elle fait naître et cristallise un sentiment d'appartenance à des lieux (Ali Mendjeli) qui, au départ, étaient plutôt déniés, et, *in fine*, elle développe une nouvelle identité urbaine qui tantôt se fabrique par altération ou hybridation de l'ancienne identité héritée de la ville historique (le Vieux Rocher) – ou construite en symbiose avec elle-, et tantôt coexiste avec elle. »



L'auteur constate que ce qui se joue en ville nouvelle, augure des transformations profondes qui touchent la société urbaine algérienne. « Cette nouvelle urbanité qui s'invente désormais loin des bases traditionnelles de la cité, et dont les exemples se multiplient au fur et à mesure que progresse l'étalement urbain, ne peut être tenue pour une simple reproduction à l'identique de l'urbanité de « la ville d'hier ». Elle frappe par la « pluralité » des acteurs qui concourent à sa fabrique mais aussi par sa capacité à inventer ou à réinventer les espaces publics. »

Jean Marie Ballout s'interroge sur « la réception sociale de l'urbanisme et les processus de fabrication de nouvelles urbanités ». C'est également Ali Mendjeli

qu'étudie J-M Ballout, en la comparant à Tamansourt, une autre ville nouvelle, érigée une quinzaine années après, en 2004, près de Marrakech. Pour l'auteur, il s'agit de voir si « pour les habitants, ces espaces de « villes nouvelles » font ville ? »

Ces deux expériences d'urbanisme de projet de grande envergure présentent des résultats contrastés. S'il constate qu'Ali Mendjeli est « *une ville émergente* », à Tamansourt, c'est encore loin d'être le cas. Son approche de la ville nouvelle permet de conforter ce que Lakehal avait mis en exergue, un ancrage territorial d'où ressortent des figures plurielles dans un processus en cours. À Tamansourt, plane par contre le spectre de la ville dortoir. Les raisons de ces différences reposent sur les logiques qui sous-tendent chacun des projets. Tamansourt a ainsi bénéficié « d'un marketing urbain » qui a visé « ... une territorialisation du projet par l'image, à défaut de pouvoir se prévaloir, comme dans le cas d'Ali Mendjeli, d'une territorialisation par la pratique ».

5-2 Les enjeux structurants de la consommation

Une autre dimension des pratiques urbaines générées par des grands projets urbains est abordée par Tarik Harroud qui nous montre comment la création à Rabat d'un centre commercial d'un genre nouveau, permet la mise en place de nouvelles sociabilités et de pratiques consuméristes, inédites au Maghreb. Questionnement important puisque qu'il apporte un éclairage sur la transformation ou l'apparition de nouveaux lieux urbains et espaces publics (places, rues, cafés) en relation avec les identités sociales et locales (anonymat, mixité sociale).

L'article de Harroud porte plus précisément sur l'analyse des recompositions spatiales et socioculturelles induites par la multiplication des centres commerciaux dans la périphérie de Rabat et donne un éclairage intéressant sur un phénomène récent, qui s'étend à toutes les grandes villes du Maghreb. Effet de la mondialisation, cette nouvelle forme de consommation urbaine impacte les modes de vie et les sociabilités. Apparus à Rabat au cours de la décennie 90, ces espaces marchands se sont depuis multipliés au cours de ces dernières années au point de constituer l'un des pôles les plus attractifs à l'échelle de la capitale marocaine.

Observant les formes spécifiques de mixité sociale qui contraste avec la désaffection croissante des lieux publics de la ville en tant que lieux de rencontre et de pérégrination, l'auteur nous invite à nous demander « si ce n'est pas dans ces équipements commerciaux, dans ces lieux privés et mondialisés, que s'inventent de nouvelles formes de sociabilité totalement inédites ». Son étude nous montre que ces espaces « de plus en plus plébiscités par un public hétérogène » grâce à « une offre commerciale diversifiée et bien mise en

scène », offrent « une pluralité d'usages non-marchands rappelant les pratiques déambulatoires des rues publiques. »

Ainsi, la ville produit de nouveaux territoires distinctifs qui bousculent les anciennes centralités urbaines. Ce phénomène est également constaté par Ahcène Lakehal dans la ville nouvelle Ali Mendjeli où l'auteur voit dans l'importante fréquentation du centre commercial El-Ritaj par les couches moyennes et aisées « un support aux conduites distinctives, un espace où l'acte d'achat est accompagné d'un fort désir d'individualisation et de différenciation statutaire ».

5-3 Cultures urbaines : signes et urbanités

Ce discours sur la symbolique et la mémoire du territoire (voir aussi Le Berre, 1992) nous renvoie à l'apport de Jacques Berque à ce questionnement sur l'être de et dans la ville au Maghreb. Constatons que son texte très connu, « Médinas, villeneuves et bidonvilles » (1958), qui institue du point de vue scientifique et donne sens à la tripartition structurelle de la ville maghrébine de l'après-guerre, a pour un long moment orienté les études urbaines sur l'Afrique du Nord. Or, tout en tenant compte de l'inertie de ces héritages, les villes du Maghreb (si tant est que cette catégorisation ait une validité heuristique), ne peuvent plus être lues de la sorte. Il conviendrait plutôt de les saisir comme des agrégats en mouvement, contradictoires et fragmentés. Comme le souligne Pierre Signoles dans l'introduction du numéro des *Cahiers d'Emam* consacré à « Urbanité et citoyenneté dans les grandes villes du Maghreb » (2009, p. 5), « les habitants de ces villes, les « urbains ordinaires », qu'ils se réfèrent ou non à des modèles de citoyenneté, continuent de fabriquer la ville (...), et ce dans toutes ses dimensions – spatiales, culturelle, symbolique ». Sans entrer dans le débat savant entre urbanité(s) et citoyenneté(s) (Signoles, Lussault, 1996 ; Berry, 2009), convenons avec Michel Lussault que la citoyenneté, conçue comme rapport d'un acteur social (ou d'un groupe) au monde urbain, est elle-même médiatisée par un système de signes, au sens large : mots, discours, icônes, attitudes, usages particuliers de l'espace, etc... Autant de pistes, autant de sollicitations qui nourrissent de manière consubstantielle les urbanités qui travaillent les villes et les métropoles du Maghreb.

À bien regarder, la plupart de ces thèmes ne sont pas complètement nouveaux en ce qui concerne les études urbaines sur les pays de l'Afrique du Nord. À titre d'exemple, rappelons les pistes ouvertes il y a déjà 25 ans, en 1989, dans les pages du n° 123 de *Monde arabe Maghreb-Machrek*, qui reprenant les débats d'un colloque tenu à l'Institut du Monde Arabe de Paris, abordait dans une posture pluridisciplinaire le thème « espace et société du monde arabe ». Bien que ni la ville ni les urbanités n'aient constitué le cœur du dossier, force est de constater que nous trouvons là réunis : espace publics, question des langages,

pratiques des lieux, logiques des liens, espaces et limites... Puis, quelques années plus tard, la même revue (*Monde arabe Maghreb-Machrek*, n° 143, 1994) avec un numéro spécial intitulé « Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés », abordait explicitement l'univers urbain. Si les urbanités n'étaient pas convoquées dans la définition du débat, elles étaient présentes dans le questionnement, ne serait-ce que dans la question formulée par Mohamed Naciri « succès de la ville, crise de l'urbanité » dans une précédente livraison d'*Espace et Société* (n° 65, 1991) qu'il avait coordonnée, ménageant une place importante à l'analyse du Maghreb dans une vision comparative.

Dans son article de 1958, Jacques Berque faisait un usage relativement pionnier du concept de citadinité, au moins dans son application à l'étude des villes du Maghreb. Si le terme restait pour lui très normatif, faisant presque de la citadinité un paradigme, il faut surtout saluer son recours à la puissance du symbolique et de la sémiotique. C'est par les signes qu'il faut passer pour observer et interpréter les dynamiques territoriales et urbaines à l'œuvre. Ce souci se retrouve dans le chapitre central du *Maghreb entre deux guerres* (1962), intitulé : « Conflit de la chose et signe », et dans la belle formule : « aventure de la sémantique coloniale ». Ce détour par le passé colonial n'est pas anodin. Considérons que deux des trois textes qui abordent le thème des cultures urbaines de ce dossier s'inscrivent de plain-pied dans une approche historique : ils traitent plus particulièrement du rôle sociétal du cinéma à Tunis et des territoires de l'alcool dans cette même ville et à Casablanca sous le protectorat français (respectivement sous la plume de Morgan Corriou et de Nassin Znaïen). L'autre contribution analyse quant à elle, dans une approche qui mobilise la linguistique structuraliste et la sémiologie, « L'espace urbain algérois à l'épreuve de ses graffiti ». Celui-ci est saisi comme une « pratique langagière » permettant de montrer d'après l'auteur, Karim Ouaras, que « les murs d'Alger disent tout haut ce que la société pense tout bas ».

REFERENCE BIBLIOGRAPHIQUE

- ABOUHANI Abdelghani, 2006, *Pouvoirs locaux et systèmes municipaux dans le monde arabe* Rabat, Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme.
- COLONNA Fanny, DAOUD Zakya, 1993, *Être marginal au Maghreb*, Paris, IREMAM-CNRS Editions, Collection « Études de l'Annuaire de l'Afrique du Nord »
- Site web : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/2361>
<https://mots-croises.tazzaz.com/definition/ville-du-maghreb.html>